

Sur les rivières de la mort

PAULE CONSTANT Au Congo, une fillette et un médecin confrontés au virus Ebola.

PAR PATRICK GRAINVILLE

PAULE CONSTANT possède une fibre africaine ramifiée de roman en roman. Et ce n'est jamais benoîtement tiers-mondiste. L'histoire s'offre comme une équation épurée de *Le Clézio*. D'un côté, Olympe, une fillette innocente, dans son village perdu du Congo, s'éprend d'une chauve-souris. De l'autre, Agrippine, de Médecins sans frontières, est une sorte de sainte laïque comme on disait au beau temps d'Albert Camus. La fable s'annonce exemplaire. La missionnaire entreprend une grande campagne de vaccination le long de fleuves aux noms aussi séduisants que celui de la rivière Ebola « dont les eaux légères avaient la pétillance du Coca-Cola ».

On voit ce que ferait n'importe quel écrivain sympathique de ce scénario humanitaire et médical. Mais Paule Constant a toujours marabuté le roman français. Pour éviter toute équivoque, elle nous sert en hors-d'œuvre un mémorable festin autour d'un gorille dont la mort est pourtant suspecte.



Tout le monde profite de la viande au cours d'agapes qui font pâlir *La Grande Bouffe* de Marco Ferreri, ravalée au rang de dinette de première communion. C'est mal pensant dès le début! La farce macabre prend le pas sur le manichéisme édifiant. Certes, les bonnes sœurs paumées au fond de

leur dispensaire de brousse sont bourrées de bonne volonté. Mais à qui se vouer, entre la gardienne hébétée du cimetière, Joseph, au visage troué, Thomas, qui parle toutes les langues, Virgile, ennemi des vaccins, Presque-Christien, le guide qui se carapate, et le docteur Désir, qui va bientôt

transformer la peau du gorille en tente de désenvoûtement ?

Mitrillé de soleil

Personne n'identifie encore le terrible virus de la fièvre hémorragique parmi tant d'autres maladies plus vicieuses les unes que les autres.

Sur les bords de l'Ebola (l'Eau blanche), Paule Constant plonge le lecteur dans un récit paroxystique et cruel.

PETE OXFORD/BIOSFI 1010

Nos deux héroïnes vont se rencontrer, au sommet. Agrippine, le médecin, et Olympe, la petite fille qu'on a rendue responsable des morts qui se multiplient. Mais le pathos attendu sera fugace. Les magies, les expéditions désespérées, la pantomime des spécialistes des primates, les meilleures intentions, les pires, tout vite au malentendu désastreux. Certes, les grands arbres d'Afrique, luxuriants de vie, ne demandent qu'à ensemençer la terre de leurs graines dans un ballet d'oiseaux bariolés. Mais on tombe, aussitôt, sur un zébu attaché à un piquet, mitraillé de soleil, dévoré de fourmis, criblé de plaies, les yeux crevés.

Paule Constant lance sa pirogue sur les rivières de la mort. La romancière ne se cache pas derrière les grands mots, le charme des paraboles consensuelles. Nul mieux qu'elle ne saisit ce seuil paroxystique où tout s'affole dans un chaos accéléré. Misère, effroi, bêtise, burlesque, délire tragique, solitude des uns et des autres. Cruauté vitale. Pour toute divinité: le hasard cannibale. Quelle leçon de lucidité où, nourrie de document, la liberté romanesque n'abdique jamais! ■

DES CHAUVES-SOURIS, DES SINGES ET DES HOMMES
De Paule Constant, Gallimard.
76 p., 17,50 €.

